

مَدِينَةُ الْمَدِينَةِ

## Crédits photos

Nous remercions les deux collaborateurs d'avoir  
réalisé les photos de cette édition :

Cecilia Fullin Gracelli

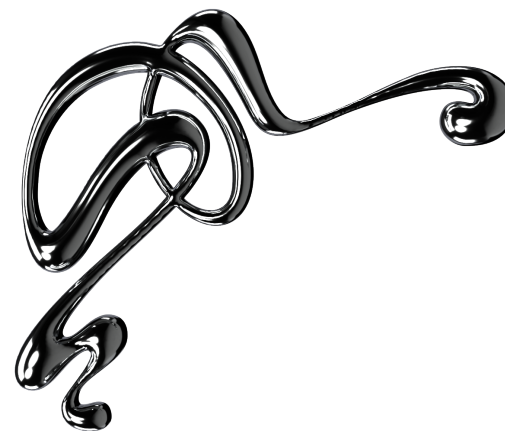
Renaud St-André



# Sommaire

## 01 Que faire de ces morceaux

Les plis du vivant	Jade Bérubé-Bazzoli	p.15
L'Orage mécanique, bout de ficelle,	Adel Wassim Sehibi	p.17
Archéologie d'une lumière,	Lilou Babin-Turcotte	p.20
	Nikki Amin	p.22



## 02 De lustre et d'existence

Lisières,	Marilou Bessette	p.28
Boîte à lunch,	Marie-Estelle Quenneville	p.32
Les saisons n'ont aucune emprise sur toi	Flavie Fortin	p.34
À treize ans, j'ai tué un arbre,	Raphaëlle Bergeron	p.36

## 03 Avant qu'ils ne s'échappent

Falaise,	Xavier Larivière	p.42
Ni éloge ni élégie,	Clémence Bédard	p.44
Le feu des vermines, missive d'un ange à sa ballerine,	Loriane Comeau Florence Lacombe	p.48 p.50

Ioana Tipurita & Mathilde Nault

# Mot de la direction

Cette édition témoigne des fissures du Culte qui a récemment brisé ses propres acquis. C'est dans le danger et l'incertitude que Éclat témoigne de la lumière révélée quand les conventions se font chambouler.

C'est par la générosité de ses collaborateurs que cette édition s'illumine. Sous vos regards, Le témoignage d'une génération prise au carrefour d'une performance vitale, Essentielle.

Une course qui ne dit jamais son nom mais que nous courons quand même,  
Pour rester,  
Pour exister,  
Pour ne pas disparaître du cadre.  
Et pourtant, derrière le rythme effréné,  
Le cœur cherche encore un endroit où battre sans prouver.

C'est en réclamant notre place,  
En apprenant à la prendre,  
Toutes ces ambivalences.

Que nous réclamons la reconnaissance de la fissure,  
Celle qui nous permet d'emmagasiner une lumière que nous recherchons encore ce soir,  
Qu'on trouve parmi vous,  
Et en nous.

Le mag se veut un refuge lumineux qui se présente sans attente ni pointage,  
Briller sans brûler,

Un espace où l'on peut déposer ce que l'on est, avec ce qui tient, ce qui craque et ce qui Scintille encore.

Alors laissez-vous fissurer sans vous retenir,  
Laissez la lumière entrer, même si elle arrive morcelée,  
Pour aveugler le laid,  
Savourer le débordement,  
Et lorsque tout se déposera peut-être trouverez-vous,  
Au centre de l'éclat,  
Non pas ce qui manque, mais ce qui demeure.

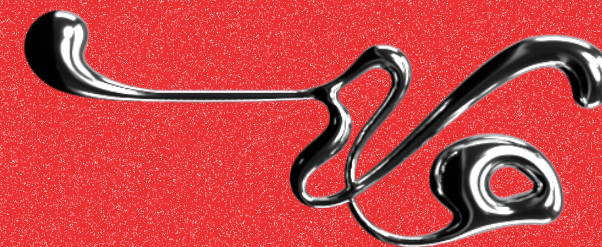
De l'éclatement.



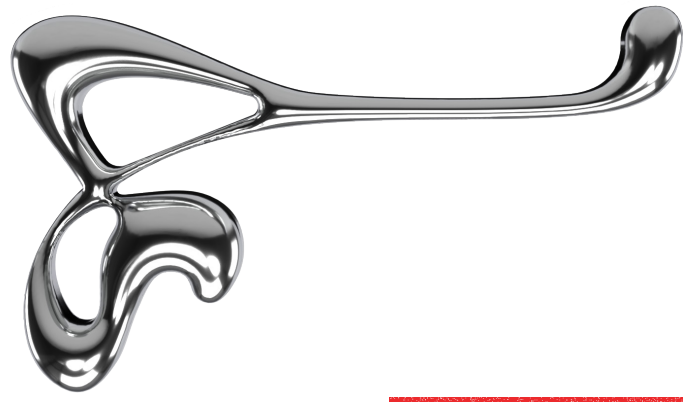
## Flavie Fortin & Clémence Bédard

A cet instant précis s'entrechoquent et se succèdent les vécus, les non-dits et les sous-entendus,  
les oublis, les prières et les malchances, les présages et les ébats, les jours de fête et les grands froids  
C'est qu'ils sont simultanés mais surtout nécessaires  
C'est qu'il y a toujours entre l'écorce et le cœur de l'arbre  
Ces morceaux de chair d'un monde à recoller, pièce par pièce  
C'est que l'effondrement permet bien souvent la naissance  
À même ces territoires nouveaux, se reconnaître dans la foulée  
C'est qu'il faut porter en nous les visages, truquer la mémoire, la subvertir  
Contre l'effacement, graver les traits dans la pierre, un par un  
C'est la résistance qu'on porte en nous, sous la peau, la résistance qu'on nous lègue,  
Celle qu'on arbore comme ultime moyen de subsistance, de signalement  
C'est qu'il y a encore un moment d'écart, le temps d'ouvrir les yeux  
L'engourdissement d'un enfant, impuissant entre ses lacets défaits  
C'est que certains cycles se veulent sans fin  
Ces cycles qui s'inscrivent à la dérobée dans chacune des nos actions, dans chacun de nos membres  
C'est que lorsque la rouille s'empare de l'acier  
Non loin d'ici le lichen se dépose aussi sur l'arbre  
C'est le corps qui trahit  
La chair meurtrie qui laisse présager d'autres emprises, d'autres excroissances  
C'est qu'il y a encore le vertige d'entrevoir le départ  
Le vide qui précipite la chute quand la chute est avant l'heure  
C'est que dans les silences et les trébuchements réside notre condition  
Celle qu'on recale sous la table, sous la langue  
Et malgré tout c'est l'appel au fracas  
Dans les ruelles, dans les regards, nos lueurs en lutte  
C'est qu'il y a aussi les moments d'incandescence qu'on s'autorise  
Qu'on s'alloue envers et contre tous  
Et ce pour que jamais l'opprobre ni la retenue  
Ne s'emparent de nous

# Éditorial

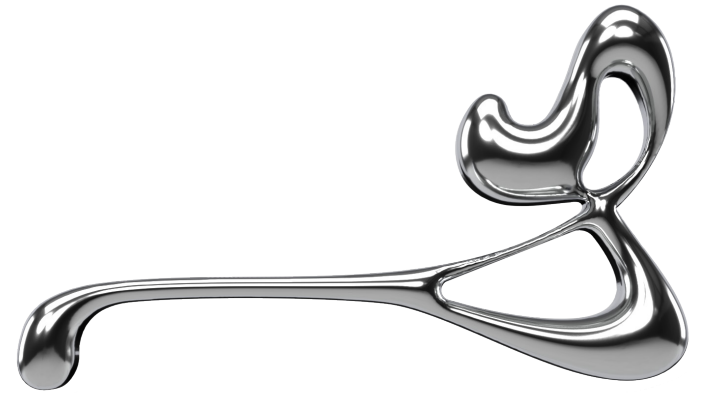


**Que faire de**



**07**

**ces morceaux**



# Les plis du vivant

## CONTEMPLATION

Il y a ces démangeaisons qui pansent l'invisible,  
Ces torsions minuscules, merveilles discrètes.  
Ces lassitudes ancrées sous la peau,  
Qui éclosent, se crispent,  
S'enfuient, puis reviennent dans ce trop-plein sans voix.  
Des petits tas de moi,  
De soie qui s'enlace entre mes doigts,  
Qui entourent et étranglent l'inconnu de la première lueur.  
Délicate respiration,  
Irrémédiable étrangeté de ma propre existence,  
Beauté nitescente,  
Effleurant une éclosion de vide,  
Dans l'espoir de mériter d'exister un peu.

## MATURITÉ

Clandestine à une vie bohème,  
Non pas par fuite, mais par choix.  
Celui de préférer l'instable à l'étouffant.  
L'espace entre ce que j'ai pu vivre,  
Et ce que j'ai laissé mourir.  
Des ombres étioient mes souvenirs.  
Transformant une douleur en flamme qui respire.  
L'écorce du réel,  
Espérant voir le vide de mes pensées se froisser,  
Trop légères pour laisser une trace.  
La vérité m'effiloche,  
Mais elle porte toujours en elle,  
Une promesse lustrée,  
Celle de me transformer.

## MÉTAMORPHOSE

Recueillir mes fragments,  
Satinés, friables, diaphanes,  
Transperçant le silence qui me caresse au milieu du vacarme.  
Insaisissables,  
Donnant des couleurs à mes soupirs, ils chuchotent,  
Ce besoin de briller autrement, un cri qu'aucune logique ne censure.  
Étrangère à mes propres désirs,  
Trouée, je tombe parfois.  
Dans cet éclat d'errance,  
Immobile.  
Crispée par le vertige qui m'avale, entre la peur et la beauté,  
Enterrée vivante par ma propre chute.  
À force de me tendre, j'ai fini par me tordre.



Jade Bérubé-Bazzoli

## ÉCLIPSE

J'ai les yeux ouverts,  
Il fait beau dans mes yeux,  
Alors, je ne me laisse pas dormir.  
Mes rêves en pleine lumière,  
Font s'évaporer les soleils.  
Chaleur qui ne veut pas s'éteindre.  
Dans les méandres de l'aube, oniriques,  
Ma voix ne meurt pas,  
Elle flotte quelque part.  
Là où, vois-tu,  
Je dévore en mains propres,  
En douceur, en secret,  
L'éternité des choses fragiles.

## ÉCHARDE

Le monde au goût solaire, ce halo qui brûle,  
Ma chair est triste, sous mes doigts elle devient paysage.  
Mon cœur s'écaille, j'épluche le monde que je n'ai pas pu toucher.  
Le vent âpre collecte les miettes d'une vie ascétique,  
L'espace d'un instant, un rayon de soleil me transperce.  
Un frisson, sans fracas,  
Qui a balayé mes ombres sans effort, mes traces qui racontent.  
Reliefs de vécus,  
Je retourne chez moi, pas dans les murs,  
Dans ce qui m'a fait respirer sans m'excuser d'exister.  
Quelque chose qui me reconnaît avant même d'y entrer,  
Je suis restée sur le seuil de la porte,  
J'erre depuis, dans un monde que je ne cesse de reconstruire.

# L'orage mécanique

Mon regard se posa pour la première fois sur une voûte cristalline. Le monde venait de passer du noir au blanc scintillant. Je ressentis une énorme pression dans mes entrailles et j'entendis un sifflement. Un écran de fumée venait tout juste de se dresser devant moi et, à mesure qu'il se dissipait, ma pression interne diminuait. Puis, un battement de tambour retentit ; plusieurs choses commençaient à se mouvoir en moi. Vint ensuite une douce sensation de chaleur dans mon centre. Une effervescence qui se propagea tranquillement dans mes membres avant de se loger dans chacune de mes extrémités. Avec chaque pulsation de l'instrument, la sensation reprenait et, après l'avoir suffisamment observée, je fus capable de la rediriger où bon me semblait. Au passage de cette chaleur, engrenages, pistons et courroies s'actionnaient, mouvant à leur tour les extrémités qui leur étaient rattachées. J'expérimentais ainsi avec mon enveloppe jusqu'à ce qu'un liquide carminé, visqueux et gluant s'écoule soudainement dans mon dos et me force à sortir de mon berceau.

Je me retrouvai dans une salle aux parois parsemées de cristaux. À mesure que je m'approchais de ses délimitations, une image se dessinait et gagnait en définition. C'était une figure aux contours bien trop étranges qui se tenait là, debout devant moi. Son corps semblait être formé d'un alliage de métaux mêlant le fer, le cuivre et l'argent. Un nuage de vapeur se dégageait des soupapes cuivrées logées un peu partout sur sa forme. La figure me fixa longuement, immobile, presque impassible. Je lui tendis une de mes extrémités tactiles et elle me rendit la pareille avant de se figer, comme si elle attendait de moi une nouvelle instruction. Je bondis alors vers le haut en rétractant et contractant les pistons contenus dans mes extrémités inférieures. La figure sur le mur fit de même. Je continuai l'exercice avec d'autres mouvements dont la silhouette énigmatique semblait connaître intuitivement. Je compris alors, après plusieurs répétitions, que cette silhouette ne pouvait être autre que moi. Je regardai la salle une dernière fois avant de partir.

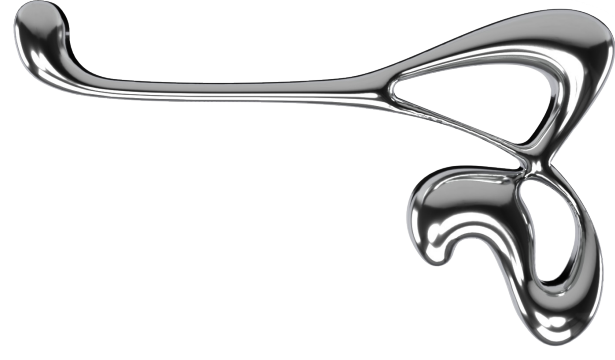
Une plaine ornée de lilas m'accueillit à l'extérieur. Partout devant moi se dressaient des fleurs blanches, roses et mauves. En marchant dans les méandres de ces formations végétales, je fus pris d'une envie de m'agenouiller et de les collecter. *Maman adore les lilas*. Je vais avoir un gros câlin. Le battement du tambour retentit un peu plus fort que ce à quoi il m'avait jusqu'alors habitué. Je restai ainsi, immobile, jusqu'à ce que les fleurs s'envolent de mes extrémités tactiles.

Adel Wassim Sehji

Je repris ensuite le pas sur un sentier qui me mena à une zone asphaltée. Plusieurs installations y étaient érigées, variant dans leurs formes, couleurs et grandeurs. Les naviguer fut une tâche ardue qui nécessitait que l'ensemble de mes composantes mécaniques soit synchronisé. L'une de ces épreuves de coordination consistait à passer d'un point surélevé à un autre en utilisant seulement la force cinétique de mes extrémités supérieures. Je tombai au sol plusieurs fois en essayant de m'accrocher à ces barres horizontales qui assuraient la jonction des deux points. Chaque impact déboulonnant peu à peu les feuilles d'acier me recouvrant. Je recommençai pourtant. Malgré les impacts continus. Malgré la crispation de mes joints. J'essayai encore et encore jusqu'à ce que je maîtrise le parcours sans jamais toucher le bitume.

Enfin arrivé sur la plateforme de l'autre côté, je m'éroulai. Le battement qui rythmait mes capacités motrices était maintenant un vacarme incessant et les courroies et engrenages qui me composaient tournaient précipitamment ; ils étaient rendus brûlants. *Maman dit que bientôt nous ne pourrions plus jouer dehors*. Je restai ainsi couché longuement, attendant que ma mécanique interne refroidisse assez pour me permettre de me relever. À nouveau debout, je vis au loin d'immenses piliers scier l'horizon. J'avais une nouvelle destination.

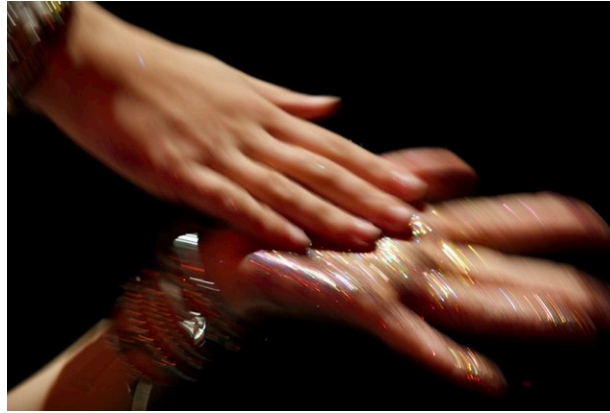
Le ciel avait pris une tournure de gris depuis que j'avais repris le pas et, à chaque instant, des milliers de gouttelettes d'eau martelaient mon enveloppe, l'affaiblissant définitivement au passage. Mes structures de support s'enlisaient dans le gravier et chacune de leurs contractions faisait gémir mes joints. Des faisceaux de lumière scindaient le ciel en deux et se fracassaient contre les poutres lointaines. Un bruit tonitruant suivait ces tracés lumineux, un son si puissant qu'il neutralisait temporairement le hurlement de mes pistons. Malgré la difficulté d'avancer et la souffrance engendrée, je continuai ma route vers ces colonnes qui semblaient tracer la fin d'un monde et le début d'un autre.





L'ascension fut difficile. Ma poignée s'affaiblissait par moments, me faisant glisser et perdre du terrain à chaque fois, mais dans l'obscurité du tunnel, je redoublais d'efforts. Chaque pièce qui me composait tournait à plein régime, mais le tambour, lui, ne grondait plus. Un rythme constant et entraînant me projetait désormais vers l'avant, un élan que je maintins jusqu'à ce que j'aperçoive un cadre de fer, l'entrée d'un nouveau couloir. Je bondis vers lui, utilisant le balancement du câble pour m'élaner au-dessus du vide. Je ne tomberais pas cette fois. *C'est pour ton avenir que j'ai fait ce choix.*

J'ouvris une des portes de ce couloir, convaincu intuitivement que j'y découvrirais quelque chose qui expliquerait l'état des lieux. Là où l'édifice était fait d'acier, les salles qui se traçaient devant moi étaient principalement faites de bois et de plâtre. L'agencement des salles semblait avoir été pensé pour répondre à différents besoins, participer à certaines pratiques spécifiques. Chacune des pièces se distinguait des autres et, après les avoir brièvement parcourues, il ne m'en restait plus qu'une. J'observai, sur la dernière porte scellée, des symboles colorés marqués sur le papier ; deux silhouettes y étaient dépeintes dans une étroitesse. Le tambour battait lentement.



Plusieurs armatures d'acier oxydées et de vitres brisées jonchaient le chemin, et leur concentration augmentait à mesure que je me rapprochais. Des symboles étranges apparaissaient sur les structures grugées par la mousse et les panneaux corrodés qui m'entouraient. Je commençai à reconnaître certains d'entre eux sans toutefois comprendre leur signification. J'arpentai ainsi les dédales de ces ruines à découvert, me demandant à quoi elles avaient bien pu servir auparavant. Elles me faisaient paraître bien petit. *Un jour, quand tu seras plus grande, tu comprendras.* Ma pression interne grimpa momentanément.

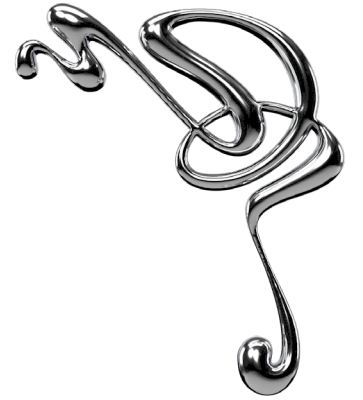
Je me décidai finalement à gravir un de ces édifices aux allures monumentales dont la forme me semblait plus familière que les autres. Dans son antre, deux portes d'acier se présentaient à moi et, sur le mur adjacent, une paire de boutons y était encastrée. Après avoir appuyé plusieurs fois sur ceux-ci sans obtenir de réponse du système, je dus me résigner à forcer l'ouverture. J'insérai mes dix terminaisons tactiles dans la fente des portes et je commençai à tirer des deux côtés. Un mouvement qui fit tonner l'ensemble de ma mécanique, tout comme le tambour enfoui en moi. Quelque chose d'inné me poussait à continuer cette entreprise impossible, et ce, malgré la douleur importante qu'elle infligeait à mes joints. Je voyais les portes d'acier se comprimer lentement, mais sûrement. Bientôt, je réussis à les pulvériser. Un grincement assourdissant se fit entendre. Les restes des portes ne reposaient plus sur les rails qui étaient censés les guider. Devant moi se tenaient désormais une poulie et des câbles d'acier qui m'invitaient à grimper.

Le rose et le bleu remplirent mon champ de vision après avoir ouvert la porte. Une sorte de brique moelleuse et rebondissante était placée au centre de la salle. Je m'y étendis un court moment ; elle me rappelait mon berceau d'antan. Je regardai autour de moi et vis une commode sous un miroir. Plusieurs toutous et jouets y reposaient. J'analysai chacun d'eux. Mais quelque chose clochait. Ma mécanique s'affola. Il en manquait un. J'en étais convaincu. Il fallait que je le retrouve. Je devais retourner la pièce. Je devais... Mon regard se posa subitement sur le miroir, et dans la glace il se dessina.

Toutes mes articulations se crispèrent d'un coup. Mes extrémités ne me répondaient plus. La chaleur et la pression de ma mécanique interne augmentaient. Elles semblaient atteindre un point critique. Si cela continuait, mon enveloppe allait exploser. « Maman, Maman, MAMAN ! »

Maman tentait tant bien que mal d'éviter les débris et les flammes sur l'autoroute. L'armée nous avait interdit de quitter la ville, mais maman avait bravé l'interdiction. Elle disait que si nous nous rendions dans son labo, elle pourrait nous sauver. Astro était dans mes mains, je l'agrippais de toutes mes forces.

Arrivées dans son local, elle me fit entrer dans un tube métallique. Elle prit mon jouet préféré et l'installa dans un cube. Elle me dit des mots doux. Ses yeux étaient en larmes. En la voyant pleurer, je ne pus m'en empêcher moi non plus. Elle me dit qu'elle m'aimait et qu'un jour je comprendrais. Je voulais juste rester avec maman, moi. Un liquide rouge commençait à remplir le tube. Des petits éclairs traversaient Astro dans le cube et maman, elle, était à genoux. J'avais si peur. Je lui criais après pour qu'elle me sorte de là. Puis tout devint rouge. Je me réveillai ainsi dans la chambre qui m'avait vue grandir. Je pris un long moment pour calmer mon esprit. Maman avait donc trouvé un moyen de me protéger des radiations. Je sortis alors de mes tiroirs, cahiers, journaux et dessins. Je les feuilletai longuement, redécouvrant chaque fois de nouveaux moments. Mon cœur battait lentement.





# Archéologie

Nikki Arqin

Je me souviens d'une époque où je brillais sans le savoir.  
L'enfance avait cette lumière insolente, brute, indomptée.  
On ne cherchait pas à la comprendre.  
Elle était là, entière.

Puis le temps a passé.  
On apprend à se contenir, à parler plus bas,  
à plier la lumière pour qu'elle ne dérange pas.  
Quand je la plie, tout devient plus sombre.  
La lumière recule, perd sa force, devient autre chose.  
Elle ne disparaît pas. Elle se déplace, elle attend.

*Éclat, toi, la lumière trop vive. Tu n'étais pas le problème, c'est le monde  
qui fermait les yeux. Je t'ai cachée dans mes paumes, croyant te protéger.  
Mais tu brûlais encore, même sous la peau. Je t'ai crue trop vaste  
pour ce monde étroit, trop ardente pour être tenue sans me blesser.  
Aujourd'hui, je te cherche avec une faim fiévreuse, comme si ma survie  
dépendait de ta lumière  
Je veux apprendre à t'aimer sans m'excuser.*

Sous la peau, pourtant, quelque chose reste.  
Une lampe qu'on a laissée allumée sans le savoir.  
Une trace de chaleur, un battement discret.

Je la cherche dans tout ce qui casse :  
les tissus effilochés, les miroirs fendus,  
les corps qui se réinventent pour exister.  
Ce n'est pas la perfection qui m'émeut,  
mais ce qui tremble, ce qui résiste,  
Le bruit du monde qui se brise un peu.  
La preuve qu'il reste encore de la vie dans ce qui tient à peine.

Où vas-tu, Éclat, quand je t'étouffe ? Est-ce que tu te replies dans le  
ventre, comme une blessure qui brûle en silence ? Est-ce que tu dors  
dans la peau, attendant qu'on ose te toucher ? Parfois, je te sens revenir,  
un frisson derrière la gorge, une chaleur fine, obstinée, qui me traverse  
sans prévenir.

Montre-toi.

Je veux te suivre jusqu'à ta source, là où tu n'as plus peur d'être trop.  
Là où ton feu devient langage.

# d'une lumière



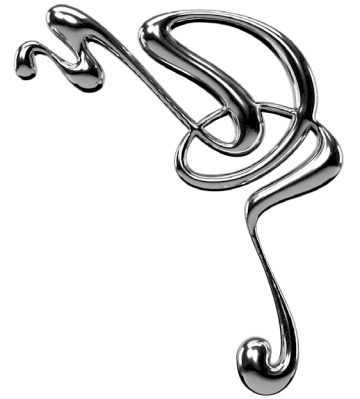
On apprend tôt à se taire.  
À ne pas dire trop fort d'où l'on vient,  
à ne pas attirer la lumière sur soi.  
Alors le corps s'en charge.  
Il parle quand les mots échouent,  
quand le monde ne nous laisse pas dire qui nous sommes.  
Il invente d'autres alphabets :  
le geste, la couleur, la manière d'habiter l'espace.

Pour beaucoup d'entre nous, l'éclat n'est pas un luxe.  
C'est une manière de survivre.  
Je pense à ces corps déracinés  
qui trouvent dans la création un abri.  
Peindre, coudre, danser, s'habiller :  
des tentatives de traduction.

Quand la langue échoue, le corps traduit.

Dans les communautés diasporiques,  
la création devient une boussole,  
un moyen de recoudre les fragments du soi  
dispersés par l'exil et le silence.  
Chaque geste y parle la langue du retour,  
même quand il ne sait plus d'où il vient.

L'expression devient un langage universel.  
Pas une recherche d'esthétique,  
mais une nécessité d'exister.  
Le besoin de ressentir, de se dire, même sans bruit.  
Dans un monde qui laisse peu de place à la différence,  
s'exprimer devient un acte de subsistance,  
la seule manière de rester humain.



Parfois, une couleur ou un mouvement suffisent à réveiller  
ce qui dormait sous la peau :  
une lumière qu'on croyait perdue, discrète et tenace.

L'éclat n'est pas toujours visible.  
Il se cache dans les fissures,  
dans la façon dont on continue malgré tout.  
C'est la lumière qui reste après le choc.  
La mémoire d'une langue qu'on ne parle plus,  
mais qu'on reconnaît dans un geste, un visage.

Créer, s'exprimer, se montrer :  
ce n'est pas chercher la lumière,  
c'est la prolonger vers le monde.  
L'éclat n'est pas un spectacle.  
C'est une continuité.  
Une respiration.

Et si l'éclat nous traverse encore aujourd'hui,  
c'est peut-être parce qu'il bouge.  
Il passe d'un corps à l'autre,  
d'une génération à la suivante,  
comme une étincelle qui refuse de s'éteindre.  
Une lumière douce, persistante.

*et quand mon corps s'épuise,  
parle à ma place, lumière.  
dis ce que je n'ai plus la force de dire.  
parle avant que tout se taise.  
je t'en prie, lumière,  
dis-moi que je brûle encore.*

02



De lustre et

d'existence



L'enfant ouvre les yeux, fait chavirer sa tête de gauche à droite. Il sèche la bave qui trace une ligne de sa bouche à l'oreiller. Sur le plafond blanc, les murs blancs et le bois franc blanc du plancher, ses draps détonnent en jaunissement ; l'enfant quelquefois y urine pendant qu'il rêve. Quand les draps se mouillent, un grand fantôme les fait disparaître dans une machine de métal blanc. Le fantôme passe quand l'enfant joue dehors et après son passage, les draps sont toujours propres et repassés. Et les matins où la pluie tombe trop fort pour aller dehors, l'enfant met un drap sur sa tête et se cogne sur les quatre murs blancs de sa chambre.

L'enfant garde dans le tiroir de sa table de chevet un minuscule fusil, à remplir avec des petites billes jaunes. Il est enroulé dans des taies d'oreiller coquille d'œuf jaunies, un tissu que la bave du matin a teint. L'enfant ramasse quelques billes au fond du tiroir. Il en a mangé une, une fois. Il a pleuré, parce qu'il l'a sentie longtemps. Parfois, il la sent encore dans sa gorge. Il s' imagine une petite bille jaune coincée derrière sa langue, mais quand il ouvre grand devant le miroir, il ne voit rien ; il n'arrive pas à la faire exister. Dans le miroir, il ne voit que ses amygdales qui sont un peu trop grosses pour lui et sa luette qui sépare son corps entre la droite et la gauche.

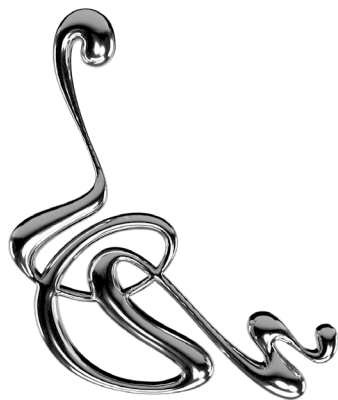
# Lisières

Dehors, le monde est marais. Il aimerait avoir de longues bottes jaunes qui lui monteraient jusqu'aux genoux et un grand imperméable assorti. L'enfant met ses souliers. Il fait deux belles boucles en oreilles de lapin, pose sur ses épaules un polar noir et il passe le pas de la porte. L'enfant sent l'air froid lui gratter les os derrière sa couche de veste de fantôme. Et lorsque, comme aujourd'hui, la pluie tombe, il grelotte et frissonne. Mais au moins, l'eau le caresse. L'eau du ciel gris, c'est ce qu'il connaît de plus doux.

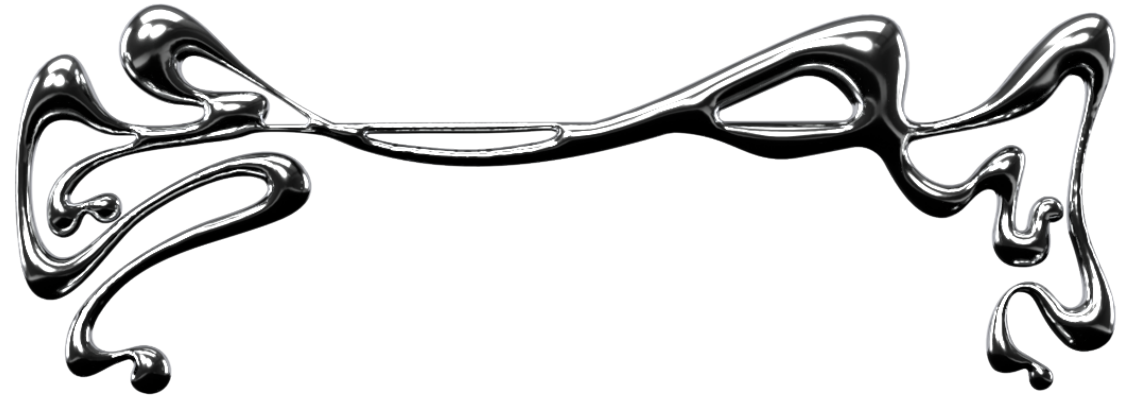
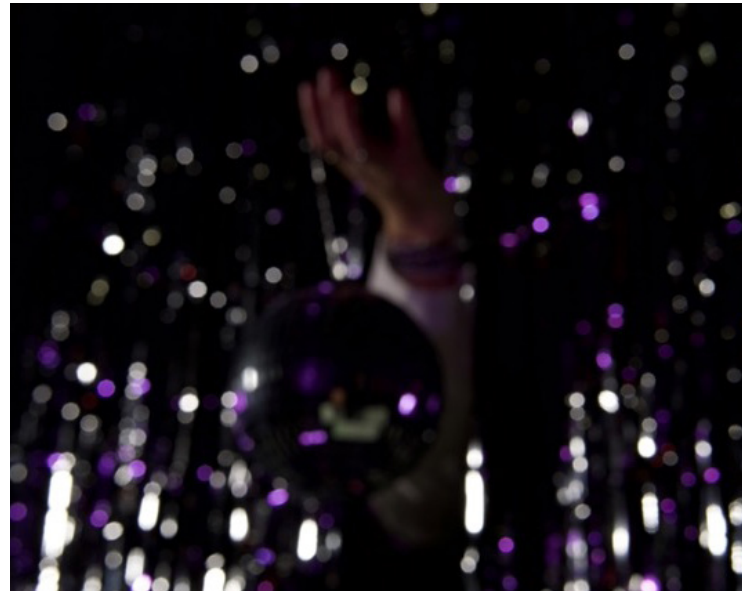
En sortant, l'enfant glisse dans sa poche droite le petit fusil gris. Dans l'autre poche, il garde une poignée de billes jaunes. Sur la galerie, des escargots s'agglutinent. Ils se grimpent les uns sur les autres, les corps gluants des uns sur les carapaces dures des autres. Ils se chevauchent, s'enchevêtrent, créent une petite boule d'escargots en fusion. L'enfant s'approche et les détache. Il les sépare et les enroule de ses doigts. Ils redeviennent de minuscules carapaces d'où le gluant se rétracte au contact de la petite paume de l'enfant. Ils se cachent en eux-mêmes. L'enfant rêve en exosquelette. Il se demande si, en escargot, sa carapace serait toute blanche, ou un peu jaunie par l'urine qui se sauve toujours de son corps en courant.

L'enfant glisse les coquilles difformes et disparates au fond de ses poches. Elles se mélangent aux petites billes jaunes de son fusil. Il décolle les escargots qu'il croise sur les structures de métal. Il en trouve un sur un poteau électrique. Il s'en approche, le détache, attend la décharge qui ne vient jamais. Les rues sont vides. Il ne croise pas de fantôme. Les chiens règnent sur la rue et urinent partout autour. L'asphalte des trottoirs prend des teintes jaunies. L'enfant s'y couche un instant. Il fait balancer son corps de gauche à droite pour retrouver une position fœtale. À la hauteur de ses yeux, il aperçoit un escargot qui rampe au sol, l'air assoiffé. Les routes sont pourtant humides ; la pluie tombe encore. L'enfant étire son bras tremblant pour saisir la coquille. L'enfant se relève et ramasse l'escargot haletant. Il se promène en collecteur. Il arrache la gluance des escargots à la porosité des surfaces. Il verse des larmes sur l'urine des chiens en mission de dilution.





L'enfant s'arrête au bord d'un chemin de gravelle, dans un parc. Il baisse la tête, s'agenouille au sol. L'herbe humide tache ses pantalons en deux ronds bruns parfaits au niveau des genoux. Posté entre l'herbe et l'asphalte, l'enfant plonge ses mains dans ses poches et en sort une poignée d'escargots cachés en coquille. Il dépose sa collection au sol, place tous ses trésors en une ligne horizontale qui suit la courbe du chemin de gravelle. Les escargots sont jaunes et bruns, ils détonnent du gris rocheux de la route. L'enfant les aligne et prend son temps ; tellement que trois ou quatre escargots sortent de leur coquille et gigotent sur le sol. Ils essaient de se sauver, mais ils sont trop lents. Ils veulent se rejoindre en agglomération, mais l'enfant les a trop espacés. Ils tentent la ligne droite, mais restent immobiles parce que les petites roches de gravelle les empêchent d'avancer. L'enfant dresse son visage au-dessus d'eux, il les contemple. Et quand les escargots comprennent qu'ils sont enfermés dans le spacieux de la terre, alors ils se rétractent, rentrent en eux-mêmes et la poussière entre avec eux. Des dizaines de petites roches coupantes au centre de leur corps gluant. Ils se blessent de l'intérieur, n'arrivent plus à se perdre en masse visqueuse. Ils sont coincés, et le corps étranger qui s'installe en eux les force à être définis, limités, non-rétractables. Ils font le tour de leur agonie, se heurtent et s'étouffent à l'intérieur d'eux-mêmes.



Le vent se lève et fait jouer du violon aux arbres. L'enfant plonge ses deux mains dans les poches de sa veste, saisit le fusil et le charge de petites billes jaunes. Il regarde, à travers le pointeur de son arme, l'escargot le plus à gauche de son alignement. Il pose sa petite main sur la gâchette. Il relève la tête, ferme les yeux, imagine des tourbillons de jaune et de brun envelopper ses cheveux caressés par le vent. La musique du vent resserre la prise de ses doigts autour du fusil gris. Une détonation fait moduler les harmonie ; la carapace de l'escargot éclate en mille morceaux. Son corps gluant devient une masse difforme. Des morceaux se rendent jusque dans l'herbe. D'autres morceaux encore attachés à des bouts de corps gluant se collent aux chaussures détrempées de l'enfant. L'air devient ferreux. L'enfant recommence mécaniquement le même geste sur tous les escargots.

Il ouvre les yeux, regarde ses souliers recouverts de la gluance de la mort. Il se penche, ramasse les bouts de coquilles jaunes et bruns. Il lèche son doigt avant de le passer sur tous les morceaux pour les laver avant de les glisser dans sa poche. Il fait dos à son massacre et rentre chez lui sous la pluie.

L'enfant rentre chez lui de mémoire. Il entre dans sa chambre avec ses bottes mouillées qui salissent tout le plancher et s'assoit en plein cœur de la tache de terre humide de ses bottes, au centre de sa chambre aveuglante de blanc. Il dépose son polar trempé de pluie et d'urine de chien sur la couette de son lit jauni, vide ses poches des morceaux d'escargots multicolores sur le sol. Puis, avec la gommette blanche arrachée aux calendriers des fantômes, il colle de façon liturgique en motifs harmonieux les bouts de coquilles sur le mur opposé à la fenêtre. Il place les morceaux en formes et en couleurs complémentaires fusionnantes pour que le mur cesse de renvoyer la blancheur des autres murs à ses yeux minuscules du matin. Il coupe l'écho du blanc avec des nouveaux motifs et des dessins en trois dimensions. Il piège l'ordinaire, trompe la platitude avec l'agencement de la mort et du dégoût.

# Boîte à lunch

J'ai mangé toutes mes clés  
Celle de ma porte d'en avant  
Celle de ma porte d'en arrière  
Celle de la serrure du haut qui mène au balcon  
Ma clé de vélo, ma clé de cabanon

J'ai même mangé l'anneau qui les relie  
Le porte-clé que j'ai trouvé sur le trottoir en face de chez moi  
La petite chaîne qui est sur le point de briser  
Le mousqueton qui m'empêche de tout échapper

L'alliage de mes plombages sur l'alliage de l'outil  
Mes quenottes de marbre sur celles du cuivre  
Dynamique relationnelle ferreuse; le sang ou le métal  
Jamais je ne laisserai la précarité de mes crocs se fatiguer  
La mouvance répétitive continue malgré son mécanisme rouillé

Je pige au hasard comme dans un sac de chips  
C'est ma dernière Cène  
Mais je ne partage pas  
Je suis les apôtres, je suis la Messie  
Je suis invincible, je meurs et je renais

Je déguste muette et je ne dérange personne

Mon palais m'accueille  
Ma langue met sa plus belle nappe  
Mes amygdales ne sont plus que deux armoires remplies de cristaux  
Mes molaires, les assises  
Et ma lchette, le chandelier  
Ma bave mercurienne, épaisse et brillante  
Éclaire la salle à manger  
C'est un repas sept services

Je déguste muette jusqu'à atteindre le bout de mes doigts

Et je digère  
Et je m'assois  
Et je digère  
Je me relève  
Je vais danser  
Je me rassois  
J'ai digéré  
Je danse assise  
Je danse couchée  
Je suis toute petite

Mes lèvres sont érodées  
Ma mâchoire s'est déchaussée  
Elle a trop travaillé  
Mes incisives sont tombées  
J'ai les gencives dilatées  
Ma langue s'est rétractée  
Elle est allée rejoindre le fer dans mon œsophage  
Elle est allée rejoindre le froid dans le bas de mon ventre

Les quelques retailles de bouche qu'il me reste se crispent  
Ma respiration goûte le trousseau  
Je dois rentrer par la fenêtre  
Car maman dort  
Comme la semaine passée et comme la semaine prochaine

Je mets mes corps morts sous l'oreiller  
Demain, mes dents de lait pousseront à nouveau  
D'un blanc parfait et achromatique  
De l'ivoire le plus pur  
Sans caries, sans taches, sans souvenirs  
Demain, on me complimentera sur mon sourire de madone  
Demain, je redeviendrai table rase

Mare-Estelle Quenpeville

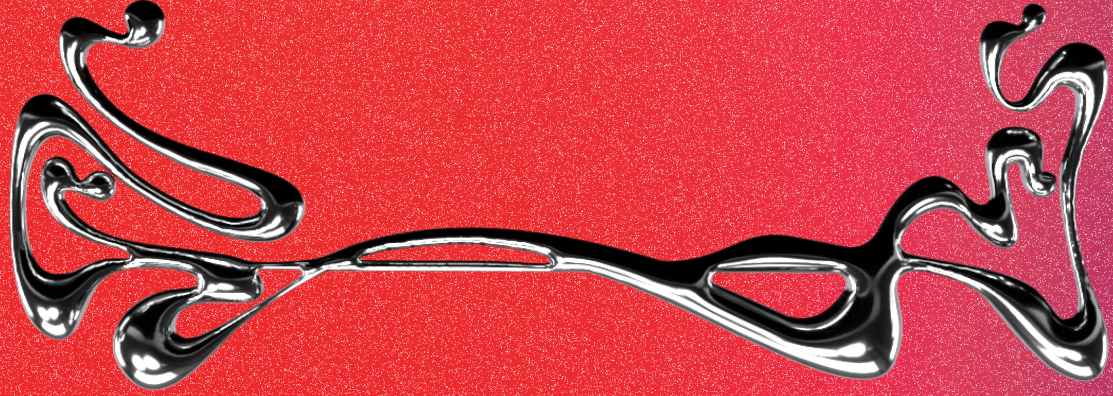
Les flots déferlent et les hommes grecs de mon quartier  
se signent systématiquement en croix dans l'autobus quand  
on passe devant une église  
Devant des gars en airforce one qui compactent un joint  
du bout de leur clé  
Des hommes en caps d'acier qui écoutent leur musique sans écouteurs  
Et des filles qui se recourbent les cils, sereines malgré les nids-de-poule

Le carillon en haut de la porte du dépanneur clinque  
Une fille avec un tooth gem te fait un clin d'œil par-delà les canettes  
En même temps que la gomme excel transperce l'aluminium

J'aimerais te dire que les toits de cuivre s'oxydent  
Pendant que tu enlèves ardemment la sécurité du briquet des Canadiens  
Que je frotte vigoureusement la puce de ma carte de crédit  
pour que le tap fonctionne  
Et qu'il n'y a plus de places assises dans le métro

Flavie Fortin

# Les saisons n'ont aucune emprise sur toi



J'aimerais te rappeler que les moules chatoyaient dans les rivières  
Avant les vingt-cinq sous que tu lances dans la fontaine

Les mêmes que tu rassembles pour le coat check qui prend  
seulement comptant

Les mêmes que tu lances en l'air pour justifier tes décisions

Tu oublies souvent que les oiseaux migrent

Quand tu pleures en bixi

Tu ne penses pas au fait que les serpents muent

Quand tu t'extirpes de la voiture en mouvement pour chanter Miami,  
assise sur le rebord de la fenêtre

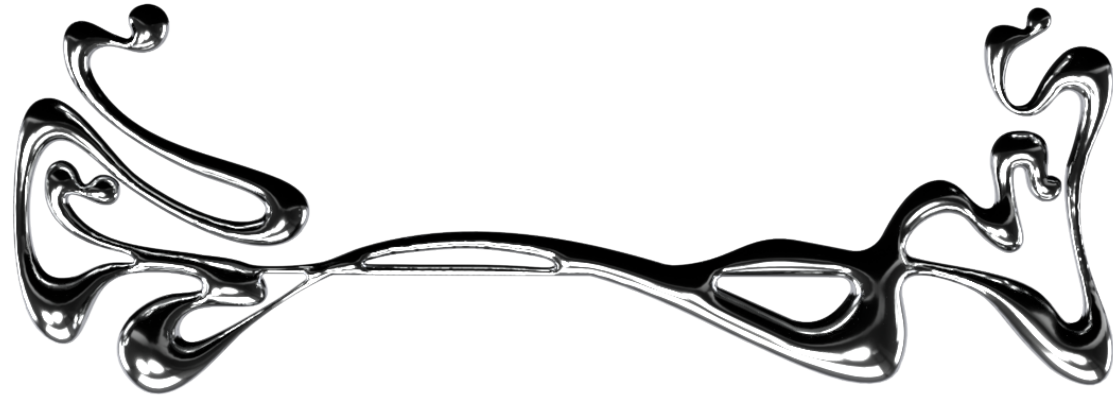
T'époumoner n'empêchera pas les nuages d'avancer

Et ce n'est pas plus mal que ça

Parce que les cloches de l'église sonneront aux heures

Aussi longtemps que tes bagues gisent sur le bord de mon évier

# À treize ans j'ai tué un arbre

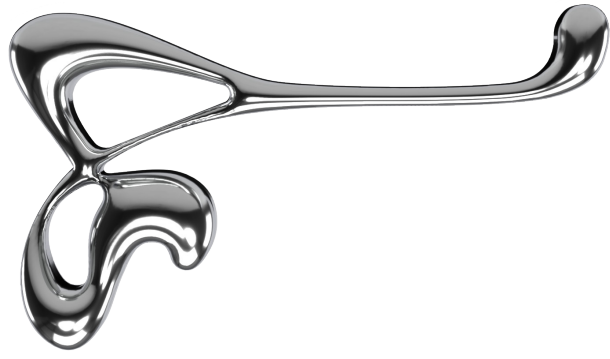


Raphaëlle Bergeron

Mon père a cessé de me regarder lorsque j'ai eu treize ans.

À ma naissance, il y avait un passage entre mes jambes habité de petites fées carnivores. Une cavité qui a grandi avec moi. Je m'y cachais pour jouer avec elles. Retournée en dedans de moi-même. Ce lieu à l'abri de tout. Protégé. Par ces minuscules créatures aux dents pointues qui bloquaient l'entrée. Ces créatures insatiables qui avalaient tout. Qui dévoraient même les petits garçons tentant de s'y immiscer. Elles ne me laissaient pas regarder lorsque cela arrivait, mais je sais qu'elles gardaient parfois des otages. Jusqu'à l'éclatement. Des enfants commandos dans les plis de mon antre, il y en avait beaucoup.

Il a suffi que la cavité entre mes jambes manifeste son existence par un écoulement. Pour que les fées meurent noyées. Leurs carcasses gonflées au fond de mes bobettes. Et que mon père n'arrive plus à me regarder sans y voir autre chose que ces cadavres. Arrachée à mon antre par ces garçons décomposés en hommes. Ils hurlaient sur mon visage et fuyaient à toutes jambes avec les derniers morceaux de mon enfance. Ma peau n'a fait que s'étirer à partir de là. S'est multipliée. Enrobée d'innombrables couches d'épiderme. Que les garçons ont perdu leur temps à peler. Je suis devenue une créature de légende. À portée de main. Ne demandant que. J'ai contredit le mythe, car ces deux amas de chair sur ma poitrine, je les ai coupés. Ces cuisses, je les ai rendues flasques et serpentineuses. Faites d'une gelée qu'on ne peut manipuler. Qu'on ne peut séparer. Retrouvrir. Et je me suis gavée de tous les champignons poison du monde. Rendre toxique le corps, même dans sa mort.

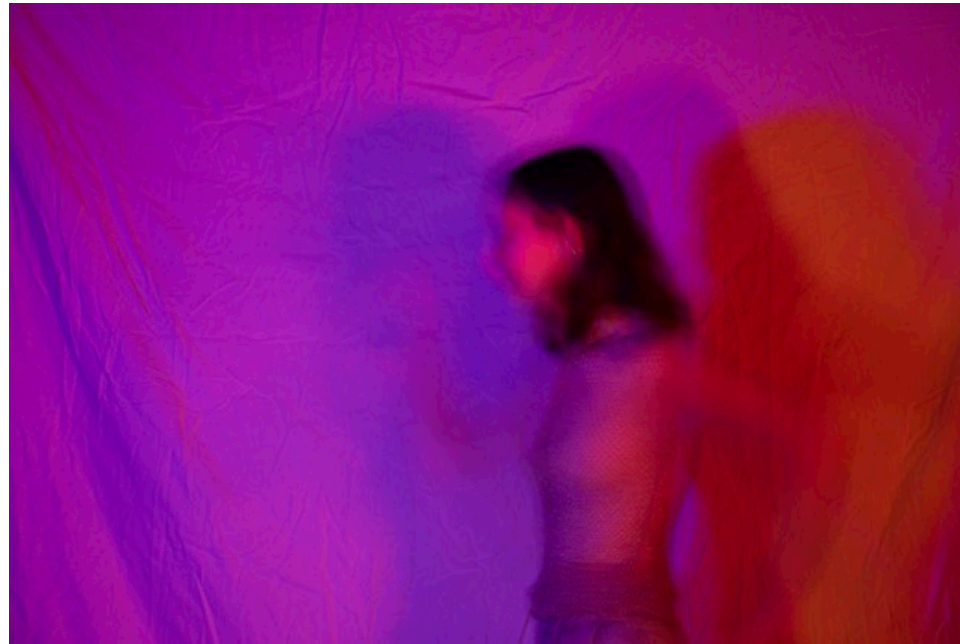


C'est mon père qui m'a appris à identifier les arbres, les plantes et les champignons. J'ai vingt-et-un ans maintenant et j'ai tout oublié, sauf cette plante, dont on peut manger les racines oranges. Je me rappelle du son de fin du monde qui en sortait lorsqu'on les croquait. Elles sont âpres. Difficiles à avaler. Gluantes. Et elles tachent la langue. Mais, dans une tisane, elles peuvent guérir tous les maux. Sauf ceux des fillettes. De ces racines, mon père s'est construit une grotte. Depuis, il n'en est jamais sorti. Ces voleuses de pères, j'aurais dû toutes les cueillir, les brûler. En arracher mon père pour l'obliger à me regarder. L'amour inconditionnel de mon père s'est écrasé devant ma puberté.

Mon père avait peur. De moi. Pour moi. A cessé de m'amener en forêt. Mon père m'en voulait d'avoir grandi. Mon père ne m'a pas appris. Que rien ne pouvait empêcher l'éclatement de mon hymen par ces bouts de chair périmés. Ces ramifications de garçons-monstres. Ces membranes gavées de lait. Il ne m'a pas dit que j'étais malade. Affligée par la *Maladie du balai de sorcière; une maladie galligène qui affecte les arbres. Cause le déchirement de l'écorce, rendue trop fine. Née de champignons, de bactéries ou de plantes parasites, elle enclenche chez l'hôte l'apparition incontrôlable de bourgeons auxiliaires dormants, qui forment des amalgames de branches fines rappelant la forme d'un balai.*

J'avais l'habitude, innocente, de donner des bisous aux arbres, lorsque j'y grimpais. Mais un jour, en posant mes lèvres charnues sur la peau d'un grand érable, un malheur se produit. L'écorce, mouillée par ma salive, s'est fendue. De petites branches sont apparues soudainement, poussant à une vitesse telle qu'on aurait cru à une explosion. Elles virevoltaient. Me fouettaient le visage. S'installaient tout autour de la branche, infectée par ma bave noircie. Avec la chair de mes mains j'ai tenté de limiter l'écoulement de son sang alors impur, de son sang devenu pus. Mais un étang s'est formé à la base de son tronc et l'a noyé. Mort comme ces fées que j'avais en moi.

La sève qui s'écoulait de mes trous était porteuse de parasites. C'est ce que mon père m'a dit, lorsque je lui ai demandé pourquoi, comment, l'arbre était mort. Depuis ce jour, il ne m'a jamais amenée en forêt. Il m'a dit que je devais rester loin de la forêt et des hommes. *Ton corps est un poison. Et puis. De toute façon. Les filles cessent de désirer la présence de leur père après un certain âge. Tu es assez grande. Pour te débrouiller seule.* J'ai longtemps couru après mon père. Pour lui faire un câlin. Mon père qui me fuyait pour se terrer dans les racines. J'ai promis de les dévorer toutes, pour l'atteindre.



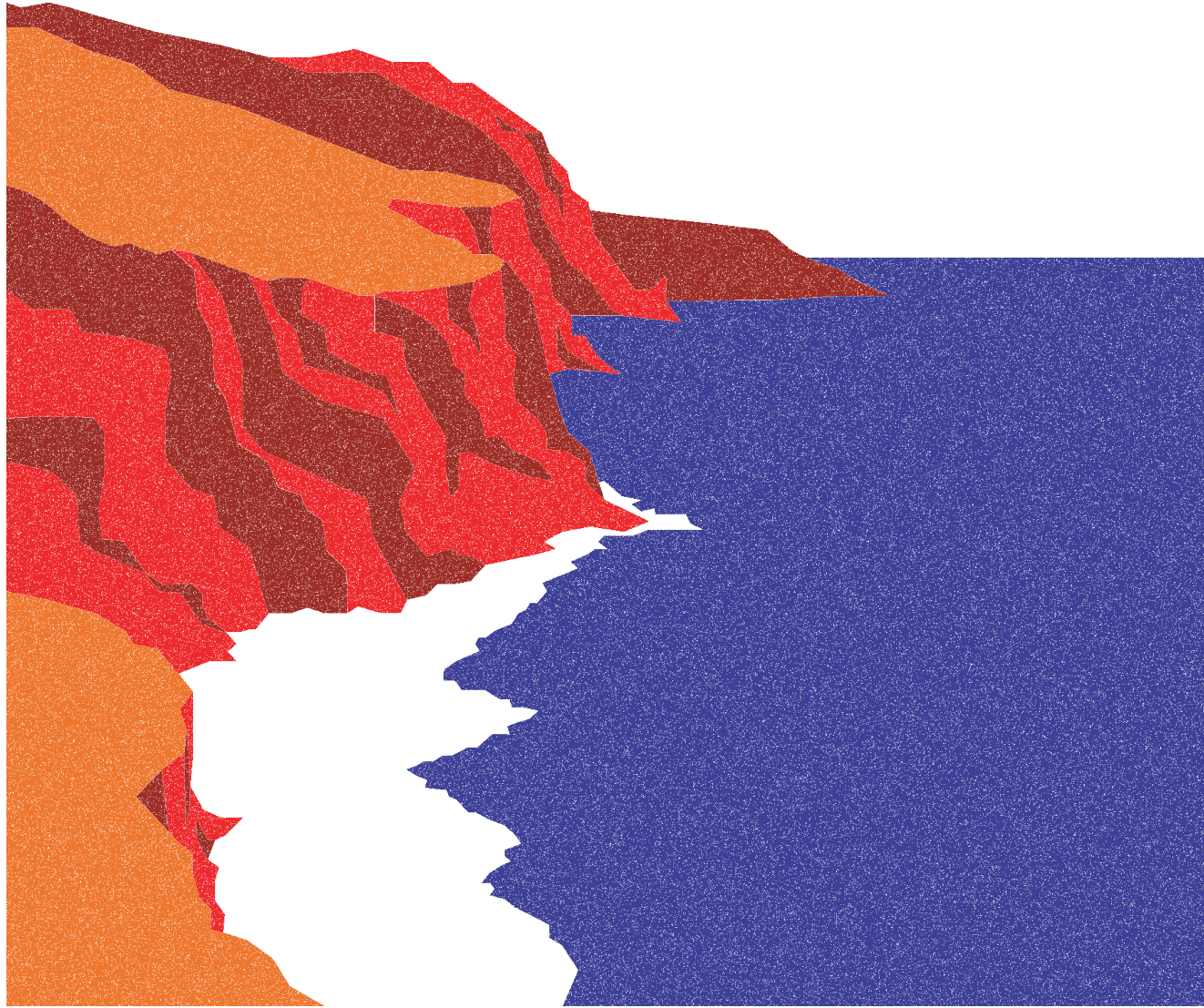
Maintenant, il n'y a plus rien à protéger. Il y a seulement des choses que l'on peut venger, telles que l'hymen. Obstruction faite de chair, qui bloquait l'entrée. La sortie. La venue et le retrait. De ces choses innommables qui nous traversent lorsque nous devenons femmes. L'hymen. Entité mythique. Déchirée et obsolète. Car ce père que j'avais, a joué au mort. Avec les mortes. Il s'est caché parmi les cadavres de fées et s'est drapé de leur misère. Ne m'a pas défendue lorsque les garçons se sont présentés, devant la porte de mon corps. Il s'est tu pour toujours. Sa bouche bâillonnée par les souvenirs de sa petite fille. Par la nostalgie d'un temps où j'étais trop jeune pour être consciente de ma chair.

Je ne savais rien du mythe qui m'incombait mais lui, savait tout et ne m'a rien dit.

J'ai vingt-et-un ans maintenant et ma langue est toujours orange.

Avant qu'ils ne

03



s'échappent



Devrais-je te vouvoyer?  
Le toi du moi pré gros bouton rouge  
Le moi cheveux courts  
Corps allumette  
Cendrier poilu de ta  
Matante

Pour un groupe du nom sujet seul  
Roi de la piste  
Joueur de note illettré  
Qu'est-ce que je te capsulerais?

Dans une boîte wrappée dans un pantalon turquoise  
Je te dirais que ta barbe est crusty  
Je te dirais aussi d'oublier Mathilde, ça fait trois ans criss  
Pis je te dirais de faire attention,  
La roche est glissante

Le bouton rouge est drette là,  
Rouge changement nucléaire du non-retour rouge  
Le remonte-pente te drop  
Drette là sur le bouton rouge

C'est une avalanche d'angles obtus  
Prends un shot et follow les feux follets  
Drunk driving le highway d'arbustes

*Dring Dring Dring*

*What up old man?  
Actually, je peux-tu te rappeler?  
J'ai trop de mots en tête et  
trop de personnes à être*

*Mes salutations distinguées dans ce cas-là*

Câlinage du sol dans un big bang demi-temps  
Je suis une perruche qui perd sa plume  
En un Cric Crac du poignet en triolet  
Le cocktail Molotov était doux  
Morphine et cortisol  
Cheers

*See you sexy,  
Faucheuse looking ass  
J'ai rendez-vous  
Avec un coup de soleil*

Tu me regardes dans un miroir septembre  
Regard morcelé  
En un casse-tête 1000 pièces que tu pourras  
Pas laisser traîner sur un bord de table

Dans une annonce à durée limitée  
Tu m'as trouvé  
Manchot feu de Bengale  
Toi

Femme lumière, éclat du fjord  
Le pont Champlain brûlait  
La nuit du rapiècement  
Entre tes noisettes  
La mémoire d'une odeur lavande et  
La flamme de tes cheveux  
Nous étions incendie

# Ni éloge ni élogie

Clémence Bédard

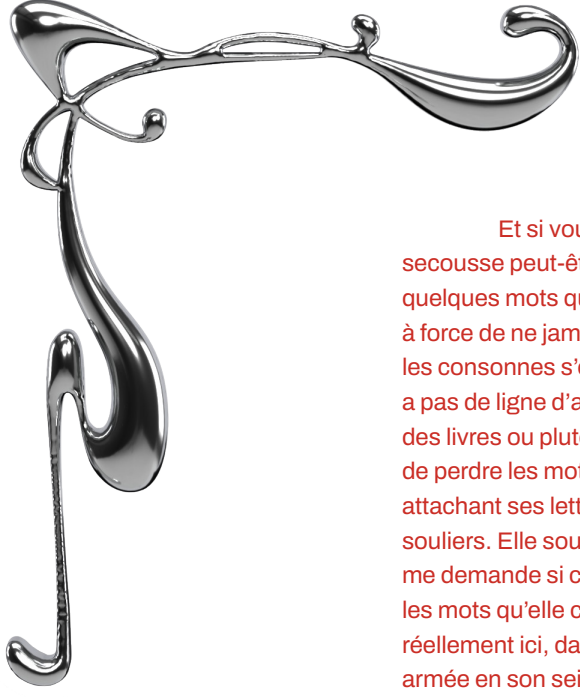
Quelques années avant son départ, ma grand-mère est atteinte d'aphasie; trouble langagier dégénératif ayant pour effet la perte de parole, croissante et inévitable comme les phases de la lune.

Bientôt dix-sept heures trente tapant atablera cinq grands corps affamés, imposant tant aux chaises qu'aux oreilles leur lourdeur, le poids de ces bouches qui jacassent, accusant le sarcasme de l'un et la rigidité de l'autre, les bras de fer des grands gaillards qui en alternance se passent le sel en offense et le poivre en pardon, les mains de ces hommes qui tantôt claquent les portes en soubresaut tantôt amortiront le choc et se cambreront en berceau pour l'enfant qui voudra bien accepter cette peau asséchée et l'absence de couverture. C'est un samedi soir comme mercredi midi et même comme mardi matin peu importe, le temps s'est fracturé quand j'ai compris la mécanique de nos repas. Et si je m'arrête un moment, que je vide ma tête des bruits ambiants et de ces paroles creuses, je peux voir que les aiguilles du pendule ornant le garde-manger ponctuent les cent pas de cette dame sans voix qui se donne à bout de bras, puisque si les femmes de ma famille pouvaient se tailler une place quelconque elles choisiraient à tout coup celle de la poussière. Et si vous me laissez un moment je vous parlerai d'un brouillard, de ce grand brouillard qui plane entre ces quatre murs et plombe au-dessus de la table de cuisine, comme pour en faire résonner la fausseté des phrases prémâchées lancées comme des ricochets, des mots amovibles aux syllabes en forme d'absence.

Plus tard cette nuit-là, alors que nous lui rendons visite au lac dans le Nord, je ne ferme pas l'œil et me donne en spectacle pour attirer sa présence et qu'elle me parle enfin, à moi seule, à moi et pas mes frères ni ma sœur, même pas à mon père, son fils.

J'ai cinq ans et je me tortille comme un ver de terre des heures durant, je me fais incontinente, soupire et gémis de temps à autre, la bouche ayant tant de fois murmuré son nom qu'elle en a repris la forme. Puis, une ombre se dessine à l'embrasure de la porte et mon grand-père se dresse au-dessus de moi, lève un doigt et élève la voix si bien qu'à travers l'emprise ses mots vibrent dans ma peau, *c'est des caprices ça ma jeune fille, comprends-tu*, des caprices, je n'écoute plus, je ferme les yeux et pars loin, si loin qu'il n'y a qu'un son qui puisse me ramener, qu'une chaleur qui puisse me faire revenir ici, dans mon corps, dans la chambre. Ma grand-mère s'approche et me soulève sans effort, change les draps, me recouvre d'une longue courtepointe achevée la veille et rabat les quatre coins sous mon corps; maintenant je suis un véritable ver de terre et elle est là. Elle s'allonge près de moi et tente un mot, elle se lance, elle inspire alors que je retiens mon souffle, elle ouvre grand la bouche mais le seul son audible ayant bravé les intempéries de l'œsophage est *je*. Elle dit seulement *je*.





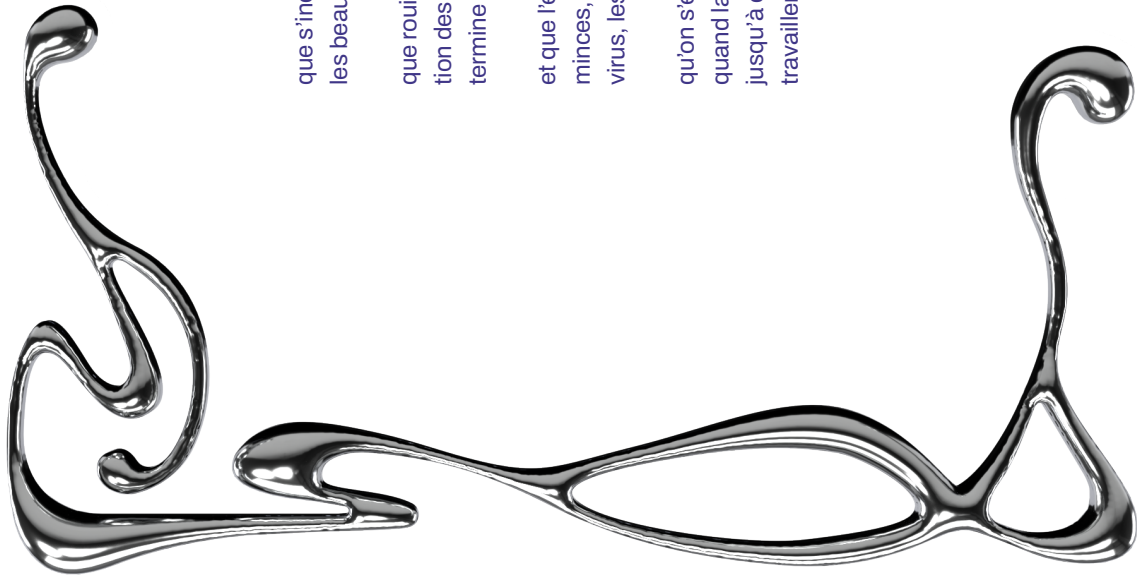
Et si vous lui laissez un moment, le temps d'une simple secousse peut-être, elle vous dira sans doute qu'elle étouffe, que les quelques mots qui lui parviennent à présent pourrissent dans sa gorge à force de ne jamais trouver contenance. Et si dans leur course folle les consonnes s'enfargent dans les lacets des voyelles c'est qu'il n'y a pas de ligne d'arrivée, tout se bloque à la trachée, ma grand-mère a des livres ou plutôt des briques coincées dans la gorge puisqu'avant de perdre les mots elle noircissait des pages complètes chaque jour, attachant ses lettres avec soin comme elle nous apprenait à lacer nos souliers. Elle souriait un peu quand elle écrivait, c'était si beau et je me demande si ce sourire discret était exacerbé par le sentiment que les mots qu'elle couchait sur papier étaient tout ce qui lui appartenait réellement ici, dans cette maison où elle portait le poids de toute une armée en son sein, orchestrait seule baptêmes, mariages, funérailles, prédisait les cycles de beau temps et ainsi synchronisait une larme montante à la prochaine pluie. Si vous lui laissez un moment, ma grand-mère vous dira sans doute que derrière ce grand cœur qu'elle porte en bandoulière et cet unique *je* qui lui reste pour s'énoncer soi, elle a le cœur gros. Que surtout lorsqu'elle ne reçoit pas de visite, les soupirs de mon grand-père se multiplient de plus en plus puisqu'elle prend des heures et parfois des jours à construire la prochaine phrase, et ça lui creuse le ventre ces soupirs, formant dans son abdomen un abysse propice au stockage d'ordure où s'accumulent les injures qu'elle ne lui crachera jamais au visage.

Et moi si vous me laissez un moment je vous parlerai d'un brouillard, de ce grand brouillard dans la tête qui bourdonne et martèle que je ne finirai jamais cette phrase, que les mots que je cherche je les trouverai et les mâcherai longuement en bouche mais qu'ils pourriront dans ma gorge et à mon dernier souffle vous en aurez leur poussière, comme vous avez eu celle de ma grand-mère et celle de sa mère auparavant. C'est qu'il y a toujours eu des mots qui périssent dans la bouche à défaut de ne jamais en sortir, il faut les pardonner, des vieux mots poussiéreux qui hantent mère et fille, qui réveillent la nuit, martelant dans le crâne qu'il est grand temps de leur donner contenance, de les coucher sur papier. Et si je pouvais me tailler une place quelconque, comme toutes les femmes de ma famille je choisirais celle de la poussière, alors j'irai me réfugier au creux des mots, entre la consonne et la voyelle qui trébuchent encore dans ma gorge, j'écrirai le sourire aux lèvres comme ma grand-mère, j'écrirai l'injure et l'injonction, raconterai la fable d'une femme aux phrases inabouties pour qui il n'y aura eu ni éloge ni élégie, j'écrirai tous les mots qui étaient les siens, à elle et elle seule, à elle et pas mon père, ni mon oncle, et surtout pas à son mari, mon grand-père.



Aujourd'hui je sais que j'ai hérité du silence de ma grand-mère comme on hérite souvent des chemises à carreaux des défunts et de l'emplacement de leurs rides, d'ailleurs parmi celles-là une d'entre elles est parfois particulièrement prononcée, placée à la jonction des sourcils, forgée par des siècles de tenir maison et de s'emmerer en soi-même au milieu du salon, les côtes entassées entre cinq petits corps toujours affamés.

Je prendrai encore un moment pour compléter le je, je passerai probablement une vie entière à chercher la suite de cette phrase mais je le ferai pour elle, je tricoterai une courtpointe aux motifs des consonnes et des voyelles qui ne sont jamais venues et y envelopperai ma petite sœur, ma nièce, ma fille. Et je serai la dernière femme de ma famille à avaler ma langue, à me plier en quatre et à ramper sous la table de cuisine. Je serai la dernière poussière et la première à l'écrire.



que s'incrustent par les trous de nos toits cafards et intempéries, ce dont les beaux gens n'ont pas voulu

que rouillent nos bagues et surtout nos voitures, en chemin vers l'addition des cartes et de la peste, ce portefeuille, qu'il se vide avant que se termine la route

et que l'esprit s'épuise en secret sur les dettes et la moisissure, les murs minces, les grincements, la fumée, le plâtre, les failles, les taches, les virus, les pansements, les comprimés, l'urine

qu'on s'écorche les mains pour en boire le sang lorsque l'eau manque, quand la gorge est laissée à sa soif, et que s'auto-dévorent nos corps jusqu'à ce qu'il ne reste que des genoux pour prier et des épaules pour travailler fort

# Le feu

# des vermines

que se fasse discrète la peste au confluent des quartiers, que la brique s'élève et que se limite la rue où loger la mort grandissante, nos enfants dont on a laissé la gangrène noircir, qu'on se retrouve entre pieds nus, sans-voix, cassures, mégots, ventres vides, petites vermines formant un champ de bataille, et que se frappent nos voix sur la pierre, puis les vitrines, qu'on s'arme de feu pour ramener au sol ce qui a été amassé et engraisé, érigé vers le ciel pour s'éloigner plus encore de l'abîme

et qu'explosent les capots enflammés, les bilans, la honte, les coffres-forts, les néons, la fatigue, qu'éclate la parole et qu'elle pleuve violemment, que nos blessés s'acharnent du bout de leurs veines tant que s'abattent au sol les dents juvéniles, se tracent les fentes sur les rebords du trop-plein où l'on rampe et qu'on arrache comme le souffle est arraché aux marmots édentés, qu'on se relève pour fracasser encore, le verre et la roche et la chair, les éclats, qu'ils brillent à la lumière des flammes et des gyrophares obsolètes, que les cris déchirent le silence de soie et que ce silence n'existe plus entre les ruines de nos luttes enfin déchargées

et que s'effondre la beauté des objets intacts, qu'on fasse des morceaux une chose laide et incassable, à notre image, que se réparent nos toits et que guérissent nos mains, les paumes cicatrisées au baume des camarades

que ce tout accueille la putridité de nos rangs et la saleté de notre rage, enfin que prennent place les rats

# njssave d'un anje à sa ballerine

Flavio Lacombe

brille, brille, mon cœur

je t'ai enfantée il y a de nombreuses années – de mon abdomen s'est  
formé un cristal inébranlable et translucide

souviens-toi

le monde est un cabaret burlesque et toi la dame de velours, maigre aguicheuse entre deux rideaux de brume,  
et je ne t'en voudrai jamais d'avoir voulu connaître

le halo qui se cache sous la couette lourde, aussi vain soit-il,  
comme l'auréole de toutes les saintes dépravées

ce sont tes courbes, tes hanches sur lesquelles je sers  
la messe, baptême de toutes mes ivresses

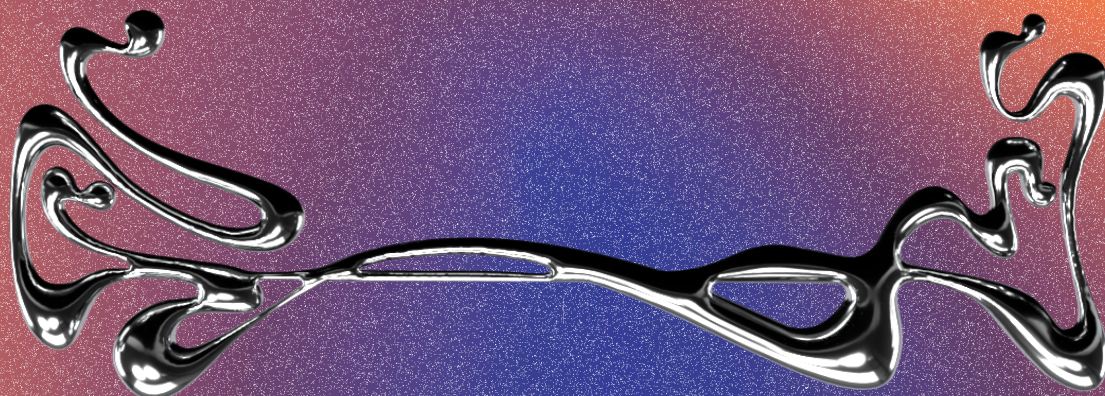
de tes paupières à la glaire reluisante qui s'écoule de tes cuisses et s'étend sur les jambes poilues de tous  
ceux qui tendent le bras, je tends la perche infinie, nœud coulant et point de fuite

de la goutte de sang sur ta lèvre qui forme un monticule de misère n'aie jamais honte

de ton verbe et mon dialecte qui s'entremêlent je compose un dictionnaire de  
symboles, une bible, une liste de commandements incalculables et indéchiffrables

bois mon amour, comme si tout le fleuve pouvait tenir dans ta coupe d'argent, bois à la gloire de Dieu,  
toute-puissante et gorgée de lait, le fragment d'une euphorie embuée

(et moi j'épouserai ton nom en secret)





scintille ma chérie,  
le cœur des hommes est bon et il est si facile de louer l'espace insécable entre tes lèvres et celles de la  
foule mâle et estropiée

et danse surtout, et embrasse toutes les bouches qui réclament ton souffle,  
oublie que le mois se poursuit après l'étreinte  
et que la parole, aussi muette soit-elle, subsiste cruellement  
alors crie pour que tous les voisins se réveillent, défoncent ta fenêtre de leurs pieux et leurs torches  
oui car parfois le désir est une débâcle, un joint rompu, une fuite, l'espace sous tes ongles  
et toujours je m'émoustille, tu le sais bien, entrevois l'icône  
mais jamais ne cède à la colère car

*la morsure sur ton cou c'est moi qui l'ai gravée. quand tu pries à ton Dieu ou ton homme proverbial et mépri-  
sant de te reconnaître entre deux regards, ce sont mes mains que tu sers entre tes cuisses. quand tu t'en-  
fermes dans une chambre de bois avec ton frère le chauve, c'est avec la clé que j'ai forgée à même le sel du  
fleuve que tu tournes le verrou. quand tu bois l'eau à même la coupe qu'on porte à ta bouche telle une chienne  
c'est ma langue qui s'impose dans ta gorge.*

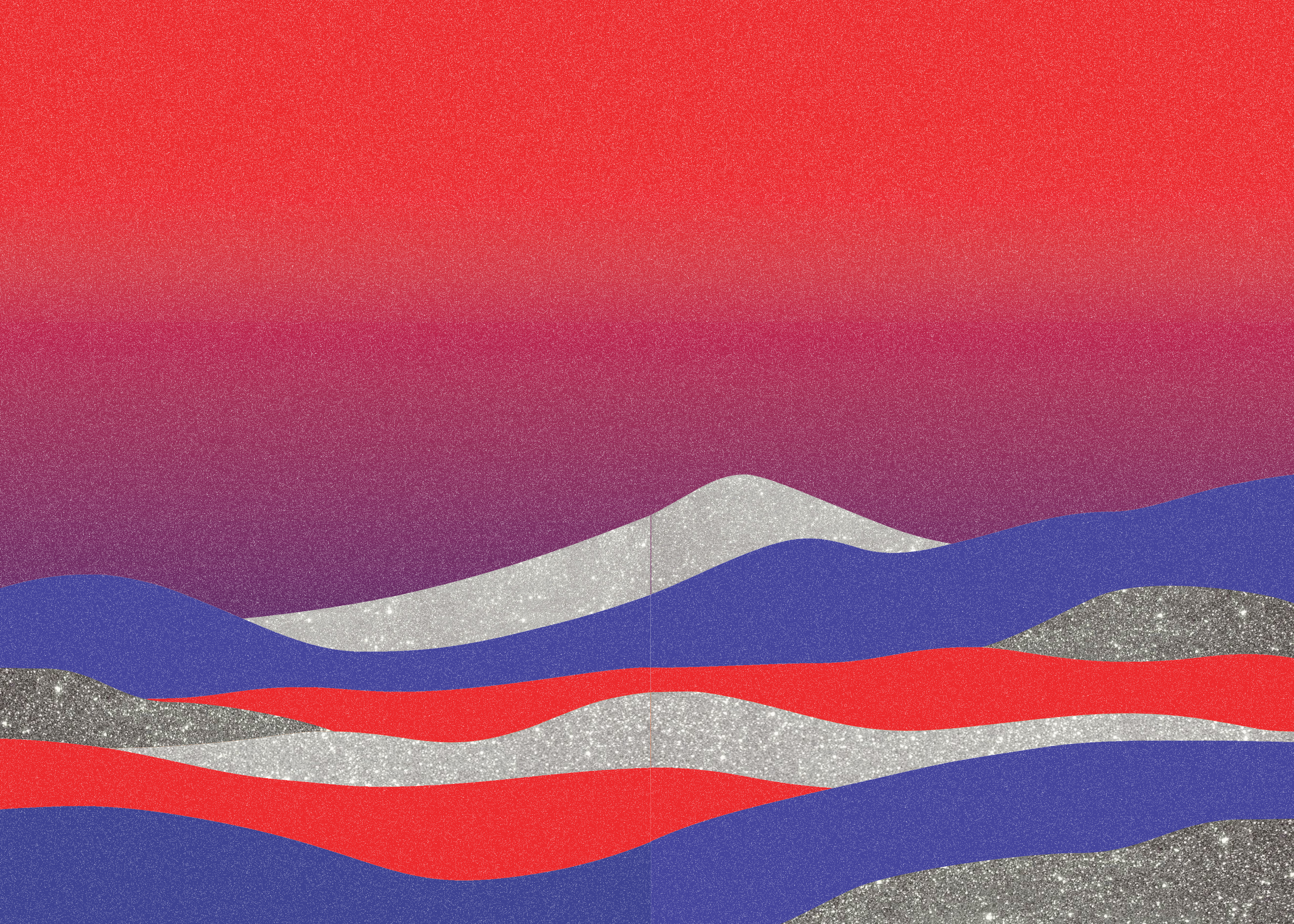
et ainsi ma jolie ne perd jamais la trace du jour premier, un vendredi de mai  
le parc dévêtu de ses habitants  
rappelle-toi de nos vers difformes, parfumés d'ambre doux, enfouis sous le sable  
je les ai appris par cœur comme les prières que les sœurs me faisaient réciter à la chapelle  
et souviens-toi de ces garçons qui nous épiaient de leur fenêtre, capes de princes et épées de bois à la main,  
montant la garde, et moi, infirme et muette, je les ai laissés  
te dérober

(il est vrai que ta main de soie glisse si facilement hors de ma paume esseulée)

et maintenant de ma propre tour j'observe, comme l'infante sa toile incessamment grise  
la marée te ravir et te restituer deux fois par jour  
et ainsi je récupère les débris, en fait un monticule doré, un autel, surmonté de toutes les bénédictions vides  
qu'on m'a accordées  
encore je prends les restes et les bénis de ma salive assoiffée, moi vampire et toi succube, que veux-tu, le  
monde est un œil perché par-dessus les branches, une estrade infiniment haute  
(de la coulisse je chuchote tes répliques, épie ton théâtre, c'est moi qui l'ai composé)  
et comme tu te déhanches sur scène je te lance une dernière flèche, celle-ci enrobée de soie  
n'ait jamais honte mon enfant, je n'ai t'ai pas mise au monde un matin pauvre comme tous les autres, les  
pieds vissés au sol, pour que tes genoux racient le bac à sable comme s'il pouvait fertiliser ton cœur déjà  
constellé de joyaux

alors brille, brille, mon ange  
l'univers est ton empire et ta langue l'évangile





# Direction

<b>Direction générale</b>	Mathilde Nault Ioana Tipurita
<b>Direction artistique</b>	Amélie Lachance Béatrice Aubert Lizhi Olivier-Fontaine
<b>Évènementiel</b>	Félix Rousseau Giguère Marion Gagnon Loisselle
<b>Communications</b>	Amélie Lachance
<b>Audiovisuel</b>	Agathe Nogues Lorie Marion
<b>Rédaction</b>	Clémence Bédard Flavie Fortin
<b>Actualité</b>	Chanya Sedion Camélia Boussaid

# 2025-2026

## Évènementiel

Léa Benoit  
Alice Benoit  
Chanel Leveillé  
Alicia Parcel  
Dominique Despatis

## Communications

Julianne Legault

## Audiovisuel

Charles-Antoine Bédard  
Renaud St-André  
Claudie Huard  
Mia Rose Rayès  
Maya Boissonnault  
Léo Pomerleau  
Emmanuelle De Konink  
Cecilia Fullin Gracelli  
Stéphanie Faucher  
Éloïse Fortin  
Karim Hossain  
Alexis Latendresse  
Léa Gouanvic-Franco  
Loïc Gomez-Gatkowski

## Rédaction

Lilou Babin- Turquotte  
Marie-Estelle Quenneville  
Nikki Amin  
Adel Wassim Sehibi  
Jade Bérubé-Bazzoli  
Florence Lacombe  
Xavier Larivière  
Loriane Comeau  
Raphaëlle Bergeron  
Marilou Bessette

## Actualité

Allyson Caron-Pelletier  
Laurie Fiandino  
Maité Paradis  
Élisa Marchildon  
Camélie Bouret  
Perlina Rossi-Brown  
Jeanne Tardif  
Laura Mailloux  
Samuel Lacasse  
Victor Caron

# Équipe



